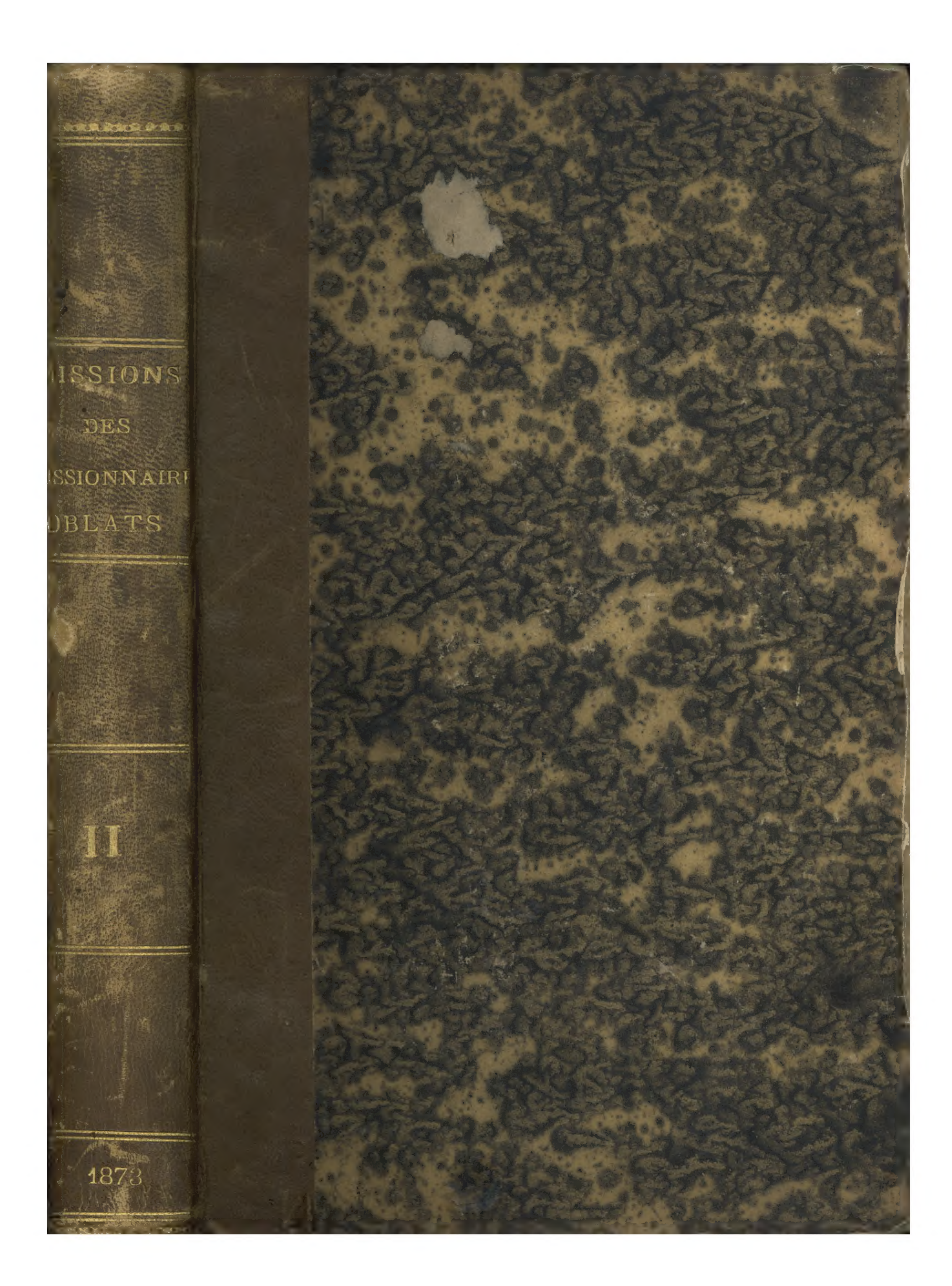

ISSIONS
DES
ISSIONNAIRI
OBLATS
II
1873

MISSIONS DU PACIFIQUE.

RAPPORT DU R. P. MAC-GUCKIN A Mgr D'HERBOMEZ,
VICAIRE APOSTOLIQUE
DE LA COLOMBIE BRITANNIQUE.

Richfield, Caribou, B. C., novembre 1870.

MONSEIGNEUR ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Voilà neuf mois que je n'ai pu vous écrire un mot; aussi, sans perdre de temps en préambule, je crois ne pouvoir mieux faire, pour me conformer aux désirs de votre cœur paternel, que de vous rendre compte en toute simplicité de ce que j'ai fait pendant ce temps. Un mot d'abord sur la mission où je me trouve et d'où je vous adresse ce rapport.

Pendant l'automne de 1869, plusieurs de nos meilleurs catholiques des mines du Caribou nous ont quittés pour aller chercher fortune ailleurs. Par leur départ, mon petit troupeau s'est trouvé bien réduit; mais la grâce divine a produit tant de merveilles de conversion parmi les enfants prodigues, qu'ils ont plus que suffi à remplir les places laissées vacantes; jamais je n'avais eu tant de communions pascales dans ma petite église de Saint-Patrice, et parmi les communiants, j'ai vu avec joie un certain nombre de Français. Ces derniers ont même organisé entre eux un très-bon chœur de chantres, et nous avons pu presque tous les dimanches chanter la grand'messe

décrire. Le lendemain, je pus me rendre à Quesnel sur le traîneau de M. Boyd. Le traîneau de M. Brousseau, sur lequel j'avais laissé ma chapelle, n'arriva à Quesnel que le lundi suivant. Mais ce temps ne fut pas perdu, je le consacrai tout entier aux sauvages qui avaient attendu mon arrivée avec impatience.

Pour me rendre de Quesnel à Fort-Alexandria, je n'eus d'autre ressource que de m'aventurer sur un radeau, et de descendre ainsi pendant 40 milles le cours rapide du Fraser. Ici comme à Quesnel, les sauvages m'attendaient et je dus leur consacrer plusieurs jours. J'en fus très-content; tous ces bons sauvages se conduisent bien. Enfin le 3 mai, j'avais le bonheur de me trouver dans notre mission de Saint-Joseph, auprès du R. P. Lejacq.

Ce bonheur ne fut pas de longue durée; le surlendemain, 5 mai, je me remettais en route pour Quesnel; là, je pris pour compagnons de voyage deux sauvages, Billy et Isaac, et le lundi à neuf heures du matin je faisais mes adieux à la civilisation.

Notre canot était si petit, qu'il nous fut impossible d'y trouver place pour un troisième sauvage qui s'offrait à partager les fatigues et les dangers de notre voyage. C'est cependant sur cette frele barque que nous devons entreprendre la navigation du Fraser gonfle par les pluies; mais je m'étais jeté sans réserve dans les bras de la divine Providence, je m'étais mis sous la protection de notre Mère immaculée, et je comptais sur elle, sans cependant négliger les moyens que suggere la prudence humaine. Le 9, le 10 et le 11, nous continuons a remonter péniblement le cours rapide du fleuve, en butte au froid, au vent et a la pluie : la nuit venue, nous jetions nos lignes et nous étions toujours assez heureux pour prendre quelque chose. Le 12, nous rencontrons M. W. Cust, commerçant de Fort-Georges, qui descendait

à Quesnel; il avait pour équipage plusieurs sauvages parmi lesquels je reconnus Simon, qui avait avec lui sa femme et un enfant nouveau-né que je baptisai. Simon nous apprit que les sauvages Stellatchula n'étaient pas au lieu de leur campement habituel, mais qu'ils se trouvaient sur les bords du lac Pinchâ. La Providence nous fournissait ce renseignement au moment précis où nous en avions besoin; en effet, nous n'étions plus qu'à une très-petite distance du sentier qui mène à ce lac. Nous mîmes pied à terre, et j'envoyai Billy annoncer mon arrivée aux sauvages, qui étaient éloignés d'environ 10 milles. Pour moi, aidé d'Isaac, je mis notre petit camp en ordre et je m'arrangeai de manière à avoir une bonne nuit de repos, dont j'avais grand besoin, car c'était la première depuis mon départ, et ma santé était loin d'être vigoureuse. Tout se passa comme je l'avais désiré, et le lendemain je me trouvai si bien remis de mes fatigues, que je pus enfin concevoir l'espérance de mener à bonne fin mon entreprise. Vers le milieu du jour, Billy nous revenait accompagné de tous les sauvages. Ceux-ci étaient au comble de la joie, ils désiraient ardemment me voir et avaient pris la résolution de m'envoyer chercher à Quesnel, si je n'étais venu moi-même les voir. Comme ils avaient marché toute la matinée, chargés de leurs bagages, ils étaient trop fatigués pour se remettre aussitôt en route, et se mirent à installer leur campement autour de moi; de mon côté, ne voulant pas perdre un temps précieux, je commençai aussitôt la mission; le lendemain, après l'instruction, nous partîmes tous ensemble pour Stellatchula, où nous arrivâmes dans l'après-midi, à temps pour échapper à un terrible orage qui éclata après notre arrivée. Ce pays ne me paraît pas très-favorable à la culture, au moins en cette saison; les variations atmosphériques sont trop grandes et trop subites; nous passions sans transi-

tion d'un froid extrême à une extrême chaleur. Je trouvai à Stellatchula une chapelle inachevée; mais animés par ma présence, tous se mirent à travailler avec ardeur; j'eus la joie de bénir cette chapelle le jour de la fête de la très-sainte Vierge, sous le titre *de la Miséricorde.* Jusqu'au 17 je continuai la mission; je leur prêchais trois fois par jour et leur faisais le catéchisme; enfin le 18 ils vinrent faire l'*amende honorable*, en s'accusant publiquement de leurs fautes; j'arrangeai leurs différends, je nommai le *capitaine*, les *sous-officiers* et les *soldats*, et le soir je clôturai solennellement la mission. Ces pauvres sauvages m'ont donné des consolations; en général, ils ont montré des dispositions excellentes; mais ils sont très-peu nombreux, environ cinquante seulement; d'autre part, leur genre de vie nomade et la conduite hautaine de leur chef sont des obstacles au bien; peu à peu ces obstacles disparaîtront, je l'espère.

Le 19, le retour du bateau de M. Cust me fournit une bonne occasion pour me rendre à Fort-Georges. Le trajet de Stellatchula à Fort-Georges nous prit trois jours, pendant lesquels nous eûmes à lutter contre le rapide courant du Fraser, et à endurer le froid, le chaud, la pluie et toutes les intempéries de la saison. Je trouvai un assez bon nombre de sauvages à Fort-Georges; cependant, comme plusieurs étaient absents, je préférai remettre la mission à l'époque de mon retour, en septembre : je ne pus néanmoins me dispenser de leur accorder quelques moments, et je passai avec eux le dimanche et une partie du lundi, pour arranger un peu leurs différends. Depuis la visite du R. P. Lejacq, il s'était élevé parmi eux des sujets de dispute et de querelle; mais comme ces braves gens étaient bien disposés, il me suffit d'écouter leurs plaintes avec patience et de leur donner quelques bons conseils, pour rétablir parmi eux la paix et l'harmonie. Avant mon

départ, je baptisai plusieurs enfants et je préparai une vieille femme pour son passage à l'éternité.

M. Cust eut toutes les peines du monde à trouver des rameurs parmi les sauvages de Fort-Georges, pour continuer son voyage. Ce qu'ils voulaient, c'était de garder chez eux M. Cust et surtout sa grande provision de farine. Cependant le lundi soir nous pûmes nous mettre en route, accompagnés de cinquante ou soixante sauvages en canot qui allaient à Tatchick aider les sauvages de ce lieu à se construire une chapelle. Leur compagnie nous occasionna du retard et bien des ennuis; car notre équipage ne voulait pas marcher plus vite qu'il ne convenait à leurs amis en canots, et ceux-ci ne se pressaient nullement, car ils ne faisaient qu'un voyage d'agrément. Il nous fallut donc dix jours pour nous rendre de Fort-Georges au lac Stuart, et le mauvais temps vint encore ajouter aux ennuis de ce long voyage. Cependant la bonté de M. Cust et les soins affectueux qu'il me prodigua me firent tant de bien, que, le 3 juin, à mon arrivée au fort James sur le lac Stuart, je me trouvai beaucoup plus vigoureux et tout disposé à entreprendre ma campagne d'été. Mais ici de nouveaux mécomptes m'attendaient. Joseph, sur qui je comptais pour me servir d'interprète, était parti avec plusieurs autres sauvages pour les nouvelles mines; sans son concours, l'œuvre de ma mission devenait impossible; aussi je n'hésitai pas à envoyer aussitôt deux messagers pour le ramener; mais c'était au moins dix ou douze jours d'attente, et que faire dans l'intervalle? Pendant que je me livrais à ces réflexions, M. Cust vint m'annoncer qu'il allait mettre toutes ses marchandises sur le grand bateau de M. Moore, et congédier son équipage. Simon, de Fort-Georges, se trouvait donc libre et sans perdre un moment, je l'attachai à mon service pour m'accompagner à Tatchick où un grand

nombre de sauvages s'étaient réunis et attendaient mon arrivée Le dimanche 6 juin, après avoir célébré la sainte messe et baptisé quelques enfants, je me mis donc en route pour Tatchick, accompagné de quatre sauvages de Fort-Georges et d'un du lac Stuart. M[me] Ogden avait eu la bonté de m'envoyer un peu de thé, de sucre et de pain pour mon voyage, et mes sauvages, de leur côté, apportaient avec eux du poisson sec. Partis dans l'après-midi en canot, nous fîmes 20 milles sur le lac avant la nuit; mais nous payâmes cher notre infraction au repos dominical : nous fûmes inondés par des torrents de pluie. Le lendemain nous entrâmes dans la rivière, que nous descendîmes environ 5 milles pour arriver au sentier sauvage qui conduit à Tatchick. Alors nous dûmes voyager à pied, depuis neuf heures du matin jusqu'à huit heures du soir, à l'exception d'un moment de repos au milieu du jour. Comment vous décrire ce voyage? Le temps était devenu excessivement chaud, nous étions poursuivis par des myriades de maringouins et de moustiques; le sentier traversait tantôt d'affreux marécages, tantôt des bois où avait passé le feu et qui étaient par conséquent jonchés d'énormes troncs d'arbres qu'il nous fallait escalader à tout moment, si nous ne préférions ramper pardessous. Le soir, harassés de fatigue, nous voulûmes prendre un peu de repos sur les bords de la Netchake; je pus prendre quelque nourriture, mais comment dormir enveloppé de ces nuées d'insectes? Aussi, le matin nous étions sur pied de bonne heure; j'avais tout le temps de faire à loisir mes dévotions, mais je m'aperçus que mes compagnons de voyage ne préparaient pas, comme d'habitude, le déjeuner. Je leur en demandai la raison; C'est qu'il n'y avait *rien* à préparer. Ces mauvais drôles avaient la veille mangé toutes les provisions et croyaient avoir fait là un joli tour; moi, je trouvai la plaisanterie un

peu forte. Hier, j'avais pu affronter les fatigues d'une marche pénible, mais aujourd'hui comment me mettre en route sans une bouchée de nourriture? Inutile cependant de raisonner avec les faits. Contre fortune bon cœur! Je me mets donc en chemin de bonne humeur et, vers une heure de l'après-midi, j'arrive au camp de Tatchick, où m'attendait un nombreux concours d'Indiens. Là se trouvaient réunis, non-seulement ceux de Tatchick et de Milki, mais aussi les étrangers venus de Fort-Georges, Nautlay, Stella, Stellatchula, Natchowoten, Tatik, Klozkiz et Tcheslatlah. Plusieurs de ces sauvages n'avaient jamais vu de Prêtre et étaient venus de bien loin pour me voir. Leur campement présentait la physionomie la plus animée et la plus variée qui se puisse imaginer. Les uns travaillaient à la construction d'une chapelle, les autres coupaient des bois de construction; il y en avait qui érigeaient des monuments funèbres en mémoire de leurs défunts, tandis que d'autres, sous la conduite du chef, construisaient un pont sur la rivière, pour l'usage des mineurs et pour laisser passer les chariots de marchandises qui se rendent aux nouvelles mines. Je ne parle pas des pêcheurs, des bûcherons, des cuisiniers qui, tous, travaillaient à l'envi. Jamais je n'avais vu un camp de sauvages si actif. Pendant tout mon séjour à Tatchick, je fus l'hôte du grand chef Tom; tout ce qu'il avait de meilleur chez lui était à mon service et, quand je le quittai, il me fournit toutes les provisions nécessaires pour mon voyage au fort Saint-James. L'ouverture de la mission se fit le 8, et comme l'église n'était pas encore achevée, je dus prêcher en plein air. Les instructions furent bien suivies, on montrait les meilleures dispositions, beaucoup d'ardeur à apprendre le catéchisme et de ferveur à observer toutes les pratiques de notre sainte Religion. Le 12, fête de la très-sainte Trinité, je bénis la chapelle et la dé-

diai au Mystère du jour. Le même jour et le jour suivant, on fit l'amende honorable en s'accusant publiquement des fautes que l'on avait commises ; je réglai les différends et corrigeai certains abus qui s'étaient introduits depuis l'année dernière. Les nouveaux venus renoncèrent publiquement à leurs mauvaises habitudes et furent inscrits au nombre des catéchumènes.

J'allais oublier de dire à Votre Grandeur que l'ancien chef Kiltcharo, le polygame obstiné que vous connaissez, s'est enfin mis en règle et fait les efforts les plus méritoires pour se préparer au saint baptême. Je l'ai élevé au grade de *capitaine*, et il m'a bien promis de seconder son frère dans l'administration des affaires.

Le 13, je me mis en route vers trois heures de l'après-midi, accompagné d'un grand nombre de sauvages ; nous passâmes la nuit sur les bords de la rivière Netchaka. Là un sauvage vint me trouver et me mit dans la main cinq dollars, en me disant : « Père, vous en aurez besoin avant votre retour chez vous. » Ce trait de générosité, de la part d'un pauvre sauvage à peine instruit des vérités fondamentales de notre sainte Religion, mérite d'être signalé et m'a beaucoup touché.

Le lendemain, à huit heures du matin, je fis mes adieux à ces bons Indiens et pris le sentier sauvage qui conduit à la rivière Stuart. J'avais maintenant pour compagnons mon homme du fort Saint-James, plus un homme et un garçon de Stella. Nous eûmes à endurer les mêmes misères et difficultés dont j'ai déjà parlé ; seulement, comme le temps était couvert, nous n'eûmes pas à souffrir des ardeurs du soleil, et nous pûmes faire une bonne journée de chemin. Arrivés à la rivière, nous y trouvâmes les moustiques si insupportables, que nous nous mîmes aussitôt en canot et remontâmes la rivière pour aller camper à 5 ou 6 milles plus loin. Le lendemain, il pleuvait à

verse, mais nous n'avions pas de temps à perdre, et quoique trempés jusqu'aux os, nous continuâmes notre voyage et arrivâmes heureusement le soir au fort Saint-James. J'y trouvai le chef qu'on appelle *le prince* et plusieurs sauvages revenus des mines, mais Joseph ne pouvait revenir que dans quinze jours, parce qu'il s'était engagé. Par contre, voici une visite inattendue; c'est un Indien tsikanny qui avait fait 90 milles à pied pour voir le Prêtre. M. Hamilton, du lac Mac-Léod, m'apprit qu'un grand nombre de ces Tsikannys étaient déjà en route pour venir me voir, mais qu'il les avait fait rebrousser chemin, en les assurant qu'un seul messager suffirait, d'autant plus que lui-même intercéderait pour eux et leur obtiendrait la visite du Prêtre. Cette visite n'entrait pas précisément dans mon programme ; cependant je ne pus résister à des instances si vives et accompagnées des plus généreuses offres de service.

M. Ogden m'offrait un bon cheval ; lui-même et Charles, son fils, ainsi que M. Hamilton, étaient disposés à me faire cortége et, de plus, on mettait à ma disposition quelques hommes capables de me servir d'interprètes au lac Mac-Léod. Mon parti est donc pris ; et, le 17 juin, à onze heures du matin, nous partons, montés sur d'excellents chevaux, ce qui ne nous empêcha pas de faire un bien pénible voyage. Le temps était très-mauvais ; nous avions eu à patauger dans d'affreux marais ou à passer sur des arbres renversés par la tempête : plusieurs fois nos chevaux restèrent embourbés ; l'un d'eux, en passant sur un pont en bois, tomba dans la rivière ; nous courûmes mille dangers dont le récit détaillé serait trop long. Mais enfin la Providence veillait sur nous, car nous n'eûmes à déplorer aucun malheur et, le 23, vers le milieu du jour, nous arrivions enfin sains et saufs au lac Mac-Léod. La veille de notre arrivée, quinze Indiens tsi-

kanuys étaient venus à notre rencontre ; c'était la première fois qu'ils voyaient un Prêtre, et rien ne pouvait satisfaire leur curiosité. Ils me dévoraient des yeux, examinaient minutieusement tous les traits de ma figure et jusqu'aux moindres détails de mon accoutrement. Arrivés au lac, nous y trouvâmes M. Hamilton, qui avait pris les devants pour m'annoncer, puis Mme Hamilton avec ses six fils, dans un bateau qui devait nous transporter chez elle en traversant le lac. Pendant ce temps, les sauvages faisaient en mon honneur des décharges d'artillerie, sans même songer à se limiter au nombre réglementaire de cent un coups. A mon arrivée au fort, les Indiens m'entourèrent pour me prendre la main et me conduisirent à leur camp, où je trouvai, à ma grande joie, une maison qu'ils m'avaient construite dans l'espace de moins de quinze jours, et dans laquelle j'eus le bonheur de pouvoir célébrer les Saints Mystères assez convenablement. Ce n'était pas certes une merveille d'architecture, mais, comme coup d'essai, ce n'était pas mal ; ils se proposent, du reste, de bâtir une belle chapelle pour l'été prochain. Je n'avais que peu de temps à leur donner ; car, d'une part, je devais retourner avec M. Ogden, qui ne pouvait pas attendre longtemps ; d'autre part, mes pauvres sauvages m'avaient attendu si longtemps qu'ils avaient épuisé leurs provisions. Je commençai donc la mission en prêchant deux instructions dès le premier jour de mon arrivée et trois les jours suivants. Dans l'intervalle, je baptisai trente-cinq enfants et je faisais répéter les prières et le catéchisme, en quoi je fus heureusement secondé par trois sauvages du fort Saint-James qui se trouvaient là. Le 27, je clôturai la mission. Tous ces sauvages renoncèrent sans hésiter à leurs mauvaises habitudes, quoique invétérées : ils étaient tous adonnés au jeu, à la superstition, à la polygamie, etc. Ils renoncèrent tous au mal

avec un entrain et une sincérité admirables, pour adopter les pratiques de notre sainte Religion. Puissent-ils persévérer ! Ils le feront, je l'espère ; mais j'en aurais la certitude si leur genre de vie était moins nomade. Peut-être la construction de leur chapelle contribuera-t-elle à fixer un peu leur inconstance : ils pourraient faire des provisions de manière à demeurer ensemble au moins une grande partie de l'année, mais je crains fort qu'ils ne puissent jamais cultiver avec succès, à cause des gelées auxquelles le pays est exposé, même en plein été. Il me semble aussi qu'avec une existence régulière la population ne pourrait manquer de s'accroître prodigieusement : jamais je n'ai vu tant d'enfants dans un camp de sauvages. Pendant mon séjour à Mac-Léod, M. Hamilton m'a hébergé et traité avec une extrême bonté ; il m'a encore rendu un grand service en me mettant au courant des mœurs et coutumes de ces peuplades, ce qui m'a permis d'aborder aussitôt, et à coup sûr, la question pratique avec mes néophytes. J'ai conféré le baptême à son sixième fils, et son aîné compte à peine neuf ans ! Vous voyez que ce pays n'est pas défavorable à la population ; que ne produit-il aussi des pommes de terre en abondance ! M. Hamilton a essayé, les deux années précédentes, de cultiver ce précieux tubercule, mais sans succès. Cette année, il a fait un nouvel essai : j'ai vu sa récolte au mois de juin, et elle promettait les plus riches résultats ; mais je ne sais s'il a été plus heureux que les années précédentes.

Le 28 juin, je quittai le lac Mac-Léod, accompagné de M. Ogden et de son fils ; le temps était beau et le voyage n'eût pas été sans agrément, n'était le fléau des moustiques, des mouches noires et des mouches jaunes, qui ne sont nulle part aussi insupportables que dans le pays entre les lacs Stuart et Mac-Léod. Le 1er juillet, nous étions

arrivés au lac Stuart, où nous trouvâmes une troupe de mineurs revenant d'Omineca, ruinés, maugréant et maudissant le pays. Ne pouvant consoler ces chercheurs d'or je tournai mon attention du côté des indigènes.

Je trouvai au fort Saint-James, outre les sauvages du camp, ceux de Pinchy et de Tachy; mais Joseph, mon interprète, n'était pas encore arrivé. Heureusement, il arriva le lendemain, porteur de nouvelles qui modifièrent mon plan de campagne. Il m'apprit que les sauvages du lac Connolly m'attendaient depuis cinq ou six semaines à Buckly-House et me priaient de les aller visiter sans retard, parce qu'ils allaient se trouver dans l'impossibilité d'attendre plus longtemps. L'heureux résultat de mon excursion au lac Mac-Léod m'encourageait à entreprendre cette nouvelle sortie; il m'était trop pénible de laisser là des gens si bien disposés, sans aller leur annoncer *la bonne nouvelle*. Je donnai donc le samedi et le dimanche aux sauvages du fort Saint-James, bien résolu à partir le lundi matin pour le lac Tatlah; mais, malgré toute la diligence que je pus faire, travaillant jusqu'à minuit, il me fut impossible de quitter ces pauvres sauvages avant l'après-midi. J'avais maintenant pour compagnons Joseph et Tikkay, de Tachy; arrivés le soir à Pinchy, nous nous y arrêtâmes, car je désirais explorer un peu les environs afin de voir s'ils présentaient un site convenable pour y établir la mission projetée; je n'en trouvai pas, car il eût fallu défricher des terres couvertes de grands arbres. En ce moment je vis arriver toute une flottille de canots; c'étaient les sauvages de Pinchy et de Tachy et, de plus, deux canots de Babines. Mais je vous dois un mot d'explication pour vous faire comprendre la présence en ce lieu de sauvages babines. L'un des deux canots portait le fameux Asalaka, *l'ami* du R. P. LEJACQ, celui qui, l'année dernière, avait voulu tuer le Père d'un coup de fusil. Il se

présentait maintenant en pénitent bien contrit et disposé à faire toute pénitence et à subir toute punition qu'il me plairait de lui infliger, à la seule condition d'obtenir son pardon. Je ne vous raconterai pas tous les détails de cette affaire, qu'il me suffise de vous dire qu'Asalaka voulut absolument me faire accepter le fusil dont il avait menacé le Révérend Père. J'ai tout lieu d'espérer qu'il persévérera dans ses bonnes dispositions.

Le lendemain matin, je me mis en route accompagné des Babines et de ceux qui se rendaient à Tachy; mais je ne tardai pas à m'apercevoir qu'ils avaient résolu de m'empêcher d'aller ce jour au delà de l'embouchure de la rivière Tachy. En vain je les pressais d'aller de l'avant, c'était un complot formé entre eux, et je dus me résigner. Le temps était superbe, le lac était calme, et ses eaux limpides déroulaient sous mes yeux une immense nappe du plus beau cristal, sur laquelle nos légères pirogues glissaient doucement. Nos bons sauvages chantaient en cadence les louanges de Dieu, des cantiques en l'honneur de la Vierge Immaculée et les prières qu'on leur avait apprises; puis, s'approchant de moi, ils écoutaient les instructions que je leur faisais de temps en temps en réponse à leurs questions sans nombre. Le soir, nous campâmes à l'embouchure de la rivière, où nous fûmes bientôt rejoints par M. Mac Kenzie, du fort Connelly, par mon brave ami Patrick qui, à Deep-Creek, s'était privé de son cheval pour me le donner, et enfin par deux sauvages du lac Connolly. Ici je trouvai bien quelques centaines d'acres de terre couverte d'une herbe très-longue qu'on appelle *timothy sauvage;* mais, dans tout le voisinage, je ne pus apercevoir aucune terre propre à la culture, c'est-à-dire qui ne fût ou couverte de grands arbres, ou inondée pendant plusieurs mois de l'année: de plus, c'est un nid à moustiques. Le soir, les sauvages placèrent leurs filets,

et le lendemain matin ils avaient pris un esturgeon mesurant 7 pieds de long. Comme on n'en prend pas souvent dans ces parages, on ne manqua pas d'attribuer cette bonne fortune à ma présence. Quoi qu'il en soit, ils m'en donnèrent une bonne tranche qui nous servit jusqu'à notre arrivée au lac Tatlah.

En remontant le premier rapide du Tachy, l'imprudence de Joseph me fit courir un danger sérieux : mon canot fut emporté à la dérive A 6 milles de l'embouchure, nous fîmes halte pour examiner un endroit que je crois être le plus convenable pour l'établissement d'une mission; mais comme j'ai adressé au R. P. Durieu un rapport détaillé sur les avantages que présente ce lieu, je crois inutile de revenir sur ces détails. La rivière Tachy a un cours d'environ 20 milles ; elle est large et coule lentement, excepté aux rapides. Nous campons sur la rive et comme toujours nous sommes assaillis par les moustiques.

Le lendemain, le temps était calme et M. Mac Kenzie, qui connaissait les dangers qu'offre la navigation du lac, nous réveilla de bon matin, et dès trois heures et demie nous étions en route. La traversée du lac est de 9 milles dans la direction de la rivière Middle qui sort du lac Tatlah. Cette rivière a un cours d'environ 25 milles, son cours est lent ; elle est parfois si large, qu'on la prendrait plutôt pour un lac que pour une rivière. Les deux rives, sur une étendue considérable, offrent des terrains unis et, autant que j'en puis juger, très-propres à la culture. Je ne crois pas que le lac Tatlah soit de 100 pieds plus élevé que le lac Stuart. Après trois jours de navigation au milieu de péripéties assez émouvantes, mais que je renonce à raconter, nous arrivâmes enfin au Landing, où je fus reçu à bras ouverts par les blancs comme par les Indiens; on m'invita à dîner, je tâchai de consoler un peu les mineurs désappointés et les commerçants ruinés,

puis je me remis en route avec tous les sauvages pour Buckly-House, dont nous étions encore éloignés de 12 milles. J'y fus reçu au milieu des détonations des armes à feu et avec encore plus d'éclat qu'à Mac-Léod. A mon approche, ceux qui étaient dans les canots, cessant de tirer, se mirent à chanter des *cantiques de canot*. Je ne saurais vous dire les sentiments de bonheur qui inondaient mon âme à la vue de tous ces pauvres enfants des bois, chantant ainsi les louanges de Jésus et bénissant sa sainte Mère, eux qui, deux ans auparavant, connaissaient à peine le nom de Dieu.

A Buckly-House, je fus reçu avec des transports de joie par les sauvages *porteurs*, ceux de Tsikanny et ceux du lac Connolly. Il y avait six ou sept semaines qu'ils y attendaient cette première visite du Prêtre, et ils avaient à peu près épuisé les provisions qu'ils avaient apportées avec eux : quelques-uns même n'avaient plus rien à manger, et pour cette raison je ne voulus pas prolonger ma visite. Le lendemain de mon arrivée était un dimanche ; M. Mac Kenzie mit à ma disposition un grand appartement de sa maison où je pus offrir le saint sacrifice ; mais les instructions et les autres exercices de la mission se faisaient en plein air. Depuis le dimanche matin jusqu'au mercredi soir, tout mon temps fut absorbé, je puis dire nuit et jour, par mes pauvres Indiens, dont quelques-uns m'ont joliment donné de la tablature. Enfin tous ont renoncé à leurs mauvaises habitudes et m'ont promis de mener désormais une vie bonne et régulière. Parmi eux se trouvaient aussi quelques sauvages atnas, qui firent comme les autres. Il est fort heureux que je n'aie pas retardé plus longtemps ma visite chez ces sauvages, car déjà le contact des mineurs avait commencé à les corrompre, et si j'avais différé de venir, c'eût été trop tard, et le mal eût été sans remède. J'espère que les règlements que j'ai établis parmi eux contribueront

à les affermir dans le bien et à les fortifier contre les tentations. Après avoir établi des officiers pour le lac Connolly, répondu à tous leurs doutes et difficultés, reçu dans le sein de l'Eglise un métis protestant à qui je donnai aussi la bénédiction nuptiale, je fis mes adieux à Buckly-House le 13 juillet. J'étais accompagné de Joseph, d'Alexis, chef des porteurs du lac Connolly, et de Satchah, fils du chef des Tsikannys du même endroit. Satchah avait été nommé *grand chantre* et venait pour apprendre les prières, cantiques, etc. Pour Alexis, il venait recevoir l'instruction religieuse et me servir d'interprète, dans le cas où je visiterais les sauvages atnas sur la Skeena. Alexis parle français, anglais, chinook, atna, stickeen, tsikanny et les divers idiomes des porteurs. J'avais en outre à ma suite deux familles babines, ayant chacune son canot.

A mon retour au Landing, les nouvelles des mines étaient plus fâcheuses que jamais ; quelques-uns cependant faisaient de 5 à 16 dollars par jour à Vitalle-Creek ; d'autres étaient allés explorer les environs du lac Connolly, de la rivière Nation, de Finlay Branch, etc. Voyant que les mineurs étaient ainsi dispersés, je crus devoir donner tous mes soins aux sauvages. Je ne restai donc au Landing que deux heures, le temps nécessaire pour laisser passer une bourrasque qui fut sur le point de briser notre canot ; je pus heureusement sauver ma chapelle du naufrage. Alors nous descendîmes sur le lac jusqu'au sentier des sauvages qui conduit de Tatlah à Babine ; nous y arrivâmes vers midi, le 15, et après avoir pris quelque nourriture, nous nous mîmes en route a pied, puis nous traversâmes un petit lac en canot, puis encore à pied par des bois impraticables, où nous passâmes la nuit. Le matin, nos sauvages ayant trouvé un petit canot sur le bord du lac, ceux d'entre nous qui purent y trouver place traversèrent assez facilement, les autres durent faire

route par les bois comme la veille, et furent longtemps à pouvoir nous rejoindre. Enfin, à onze heures, nous étions tous prêts à nous mettre en route pour le lac Babine, distant de 20 milles environ. Le sentier était obstrué par la chute des arbres; la pluie et les moustiques voraces nous accompagnèrent tout le temps; il me fallut à plusieurs reprises vider mes bottes, qui se remplissaient d'eau, et tordre mon habit, trempé par la pluie. C'est dans ce pitoyable état que nous arrivâmes à neuf heures du soir sur les bords du lac Babine, où nous dûmes passer la nuit, faute d'embarcation pour traverser le lac. Sur un arbre près de nous, j'aperçus un écriteau portant que M. Charles nous y avait attendus, ce même jour, pendant cinq heures, puis était parti le soir, n'espérant plus nous voir arriver et promettant de nous envoyer chercher le lendemain matin. Il tint parole et à sept heures du matin nous filions en droiture vers le camp des sauvages, nous contentant de saluer en passant M. Charles. C'était le dimanche, et j'étais heureux de pouvoir dire la sainte messe dans la chapelle de Saint-Michel; mais quel ne fut pas mon désappointement, en arrivant, d'apprendre que les sauvages étaient absents! ils étaient allés faire la fête à Whittat, au bas du lac. Je n'eus donc que peu de monde, quelques vieilles femmes, mes compagnons de voyage et les employés de la compagnie. Dans l'après-midi, je leur expédiai deux courriers; le lendemain, à quatre heures du soir, ils me répondaient par une députation chargée de m'inviter à les aller rejoindre, parce que la fête n'était pas encore terminée. Je me gardai bien d'accepter l'invitation, et je renvoyai la députation avec l'ordre exprès qu'ils eussent tous à se rendre sans délai à la chapelle de Saint-Michel. Dans l'intervalle, je m'occupai, avec le concours de Joseph, d'Alexis et de quelques autres linguistes, à traduire le chapitre du catéchisme qui

traite du sacrement de Pénitence. Le mercredi 20 juillet, nous vîmes arriver une flottille de plus de vingt canots, avec accompagnements alternatifs de chants pieux et de salves de mousqueterie. Le canot du chef, comme vaisseau amiral, occupait le centre et portait au haut du mât la bannière de la tempérance. Peu après arrivait, avec les mêmes marques de fête et de réjouissance, une autre flottille de quinze canots, commandée par le chef de Whittat; total, environ quatre cents âmes; jamais Missionnaire n'avait encore vu tant de sauvages babines réunis; plusieurs d'entre eux n'avaient jamais vu de Prêtre. Je ne fus pas longtemps à m'apercevoir que le démon avait semé la zizanie parmi eux; depuis l'année dernière la détraction, le mensonge et la calomnie avaient fait beaucoup de mal. Je n'avais pas encore passé deux heures au camp que j'avais déjà reçu force plaintes; assuré que ce n'était pas le moment de m'en occuper, je leur défendis, le soir même et dès la première instruction, de me parler de leurs différends avant le lundi; je leur dis que c'était à moi de leur parler d'abord, mais que je donnerais ensuite à chacun le temps de s'expliquer. En attendant, que chacun s'occupe sérieusement sous les yeux de Dieu des intérêts de son âme, qu'il écoute attentivement les instructions et parle aussi peu que possible. Je voulais donner aux passions le temps de se calmer un peu, sous l'influence bienfaisante de la prière, de la parole de Dieu et de la grâce; à plusieurs reprises, elles voulurent faire explosion, mais je maintins avec fermeté mon règlement. Cependant un sot prétentieux porta contre moi deux accusations qu'il croyait sans doute très-sérieuses. La première, c'est que les bords de mon chapeau étaient trop larges; la seconde, c'est qu'il était de mon devoir de leur parler pendant douze jours, et non pas pendant cinq seulement; car, disait-il, Dieu parla

douze jours aux Anges dans le ciel, et aussi douze jours à Adam et Ève dans le paradis. Voilà une révélation nouvelle ! Je réduisis bien vite au silence notre savant, avec qui j'avais d'ailleurs des comptes plus sérieux à régler.

En général, je trouvai tous les Babines bien disposés, et désireux d'apprendre et de mettre en pratique les devoirs de notre sainte Religion. Tous renoncèrent aux pratiques qui, dans la célébration de leurs fêtes, pouvaient avoir une tendance mauvaise. Pour les nouveaux venus, ils renoncèrent tous à leurs mauvaises habitudes, et à la fin de la mission il ne restait pas une seule brebis galeuse dans le troupeau. Qu'il me soit permis de dire en passant qu'une visite par an n'est pas assez pour maintenir ces sauvages dans leurs bonnes dispositions ; je crains fort qu'ils ne finissent par se gâter, si on ne peut les voir plus souvent.

Je quittai Natoh (Babine) le mercredi soir, 27 juillet, pour aller bivouaquer avec des sauvages de Whittat qui avaient pris les devants et s'étaient arrêtés à une certaine distance sur le bord du lac. Le lendemain, à trois heures de l'après-midi, nous arrivions au camp de Whittat, où je baptisai un enfant, préparai un vieillard à recevoir le baptême, fis quelques règlements pour le chef et fis rendre à la liberté une femme qu'on avait réduite à l'esclavage. Son mari venait de mourir l'hiver dernier. Il avait été baptisé dans son enfance par le R. P. Nobili, Jésuite. On me dit qu'avant de mourir il chanta très-distinctement les paroles qu'il avait apprises autrefois : *Et salutare tuum da nobis. Et clamor meus ad te veniat ;* puis il fit le signe de la croix et expira doucement.

Le lendemain, je réveillai mes compagnons de voyage à quatre heures du matin, afin de partir de bonne heure pour le Rocher-Deboulé ; mais, malgré tous mes efforts, il me fut impossible de les faire partir avant onze heures.

J'avais avec moi Joseph, Alexis, Satchah, sous-chef des Babines, et Asséak qui était, s'il vous en souvient, le capitaine de notre canot sur le lac Babine en 1868. Je ne dois pas omettre de vous dire que depuis quelque temps je vivais aux dépens des sauvages, qui me donnaient de grand cœur ce qu'ils avaient, c'est-à-dire du poisson sec et un peu de farine.

Je ne vous parlerai pas du chemin qui mène de Whittat au Rocher-Déboulé; le R. P. Lejacq, qui l'avait parcouru, vous en a parlé dans son rapport l'année dernière. Après avoir souffert la fatigue, la faim, la pluie, bivouaqué sans pouvoir nous sécher, arrivés à 3 milles du Rocher-Déboulé nous rencontrâmes trois sauvages qui, dans quelques minutes, nous communiquèrent toutes les nouvelles du pays : « Un homme s'était brûlé la cervelle; deux hommes s'étaient noyés en voulant traverser la Skeena en canot; les Kispiooks avaient déclaré la guerre aux Akwilgates (sauvages du Rocher-Déboulé); dans le camp on ne parlait que de guerre et de batailles. » Imaginez-vous, si vous le pouvez, l'effet que produisirent ces nouvelles sur mes *braves*. Ils inspectent leurs armes à feu, s'assurent qu'ils ont bien de la poudre et des balles, examinent encore leurs fusils; mais c'est surtout ma personne qui excitait leur compassion, car les Kispiooks avaient déclaré qu'ils ne me feraient pas quartier si je tombais entre leurs mains. Pour moi, au lieu de songer à faire mon acte de contrition, je me permis de faire un acte de *doute* en la véracité de notre gazette, et je me moquai de la terreur de mes *braves* défenseurs. Nous nous aventurâmes donc à pénétrer dans le redoutable camp et fûmes agréablement surpris de n'y voir aucun signe de guerre. Après avoir touché la main à environ quatre cent cinquante personnes, nous allâmes camper sur les sables de la rivière, à quelque distance des loges sauvages, afin

d'être moins exposés à nos sanguinaires ennemis, je veux dire les moustiques. Le chef nous donna quelques galettes chaudes et du poisson frais, que nous mangeâmes de bon appétit et sans nous faire prier. Puis le sous-chef déménagea de sa grande loge, la fit bien nettoyer et parer, et nous la remit pour servir de chapelle tant que nous resterions là. Le lendemain matin, fête de saint Alphonse, j'ouvris la mission sous son patronage. La moitié de ces sauvages voyait le Prêtre pour la première fois ; plusieurs de ceux que nons avions visités l'année dernière étaient retombés dans leurs mauvaises habitudes, surtout celle du jeu : aussi ce ne fut pas sans peine que je pus les faire venir au premier exercice de la mission, je dus pour cela les visiter dans leurs loges et même avoir recours au *compelle intrare*. Du mardi au dimanche, je leur prêchai trois instructions par jour, outre les leçons de catéchisme ; je baptisai trente-quatre enfants et deux adultes en danger de mort. Le dimanche après la messe, je me mis à régler leurs différends, puis à recevoir l'amende honorable et la réparation publique de ceux qui avaient manqué à leurs promesses de l'année dernière ; enfin à recevoir les promesses des nouveaux venus. Ces affaires me prirent tout mon temps le dimanche et le lundi ; le lundi soir, m'apercevant que plusieurs n'étaient pas venus, comme ils le devaient, faire leur amende honorable, je profitai de la réunion du soir pour leur annoncer que tous ceux qui ne se conformeraient pas aux règles établies encourraient la peine de voir effacer leurs noms de la liste des catéchumènes. Cette menace produisit l'effet que j'en attendais : les réfractaires se présentèrent aussitôt et me retinrent jusqu'à minuit, et encore le lendemain de six à dix heures. Je n'en connais qu'un seul qui se soit obstiné ; c'est un polygame relaps, et pour vous donner une idée de sa malice, il suffit de savoir qu'il a

pour maxime « qu'il est bon de mourir après avoir tué un homme. »

Les Akwilgates ressemblent aux Babines par leur caractère violent et leur besoin de *parler;* mais leurs fréquentes relations avec les Indiens du bord de la mer leur ont fait en outre contracter certains vices ou mauvaises habitudes, comme le jeu, la superstition diabolique, l'immoralité, et surtout l'esprit de vengeance. Je dois dire cependant que depuis l'année dernière ils ont fait des progrès merveilleux, et je suis convaincu qu'ils feront d'excellents chrétiens, si on peut les instruire un peu mieux et les surveiller. Hélas ! le vieux chef n'est pas l'homme qu'il faudrait pour exercer sur eux une surveillance salutaire ; mais il est probable qu'il n'occupera pas longtemps sa position, car sa santé est bien mauvaise. Pour ce qui est de l'instruction, je n'ai qu'à prier le Maître d'envoyer des ouvriers dans sa vigne. Ils m'ont promis de bâtir une chapelle pour l'été prochain, et, en effet, j'ai su depuis, qu'ils se sont mis à l'œuvre pour la construire aussitôt après mon départ.

Les Atnas, qui l'année dernière avaient renoncé à leurs mauvaises habitudes, sont retombés et n'ont pas voulu renouveler leurs promesses cet été. Différentes rumeurs m'étaient parvenues au sujet des Kispiooks ; résolu de me renseigner sur leurs dispositions, je descendis aux Fourches de la Keena dans l'espoir d'y trouver un canot, traverser la rivière et me rendre à leur camp ; mais, n'ayant pu en trouver, je fis dire au grand chef Wasimligha de me venir voir le lendemain. Il vint, et je fus frappé de son air intelligent et éveillé ; il me parut bien supérieur à la plupart des hommes de sa race. Il me répondit que personnellement il désirait vivement que le Prêtre visitât son peuple, mais qu'il ne savait pas quelles étaient en ce point les dispositions de ses gens. Mais il m'offrit

de les visiter tous (il y en a six cents), pour s'assurer de leurs dispositions. Cette enquête lui prit deux jours, et quand il revint, il me fit le rapport dont voici le résumé : 1° ses gens étaient dispersés en petites bandes en ce moment pour la pêche du saumon, qu'ils ne pouvaient interrompre sans être exposés à n'avoir rien à manger pendant l'hiver; 2° ils avaient une grande peur de Dieu, car leurs cœurs étaient mauvais, et ils sentaient que s'ils faisaient maintenant des promesses au Prêtre, ils n'auraient pas la force de les tenir; 3° cependant ils s'efforçaient de devenir meilleurs, afin que l'été prochain, à la visite du Prêtre, ils pussent être disposés à écouter ses instructions; 4° ils désiraient que les prières et les cantiques fussent traduits dans leur propre idiome, parce que plusieurs d'entre eux ne comprenaient pas la langue des Akwilgates. Pendant l'exposé de ce rapport, il y avait là présents plusieurs sauvages kittamacks, qui tinrent le même langage pour leur propre compte. Je leur annonçai donc que l'été prochain, si la chose était possible, un Prêtre viendrait les visiter, et leur apprendre les prières et les cantiques dans leur propre langue. Les Kispiooks, les Kittamacks et les Atnas parlent la même langue. Tous m'exprimèrent leur satisfaction; mais j'ai lieu de croire, malgré cela, que plusieurs parmi les Kispiooks sont mal disposés, et l'on aura du mal à vaincre la résistance des *tammanwas* (sorciers). D'un autre côté, un très-grand nombre, parmi eux, ont été favorablement impressionnés par la conversion et le bon exemple des Akwilgates. Si ces derniers, mieux instruits, continuent à donner le bon exemple, la conversion de la plupart des autres en serait la conséquence à peu près certaine.

Deux chefs tchimseaux arrivèrent au Rocher-Déboulé avec vingt-six canots, dans le but d'entrer en relation de

commerce avec les Akwilgates. C'était leur première visite depuis la bataille qu'ils se livrèrent il y a deux ans, et où plusieurs perdirent la vie. Les deux chefs vinrent me trouver et me prièrent de porter aux Akwilgates l'assurance que leur but unique était le commerce, et qu'ils désiraient vivement ensevelir dans l'oubli leurs différends d'autrefois. Mon rôle de médiateur ne put entièrement dissiper les craintes et les défiances mutuelles. Le 9, ma mission étant terminée, mes gens me prièrent de vouloir bien les accompagner aux Fourches, où ils voulaient traiter avec les Tchimseaux; j'y consentis et j'y restai jusqu'au soir. C'était une véritable foire tenue dans les forêts sauvages de la Colombie. Les vingt-six grands canots se tenaient à l'ancre dans la rivière, dont les rives étaient couvertes de tentes. Chaque marchand avait la sienne, où il étalait avec complaisance ses marchandises, comestibles, cotonnades, colifichets et babioles, etc. Représentez-vous sept ou huit cents sauvages s'agitant et criant, achetant et vendant, spéculant et festoyant, et vous aurez une idée de cette scène singulière. Du reste, la bonhomie la plus parfaite régnait entre eux, il n'y avait à craindre aucun désordre; la plupart des Akwilgates, n'ayant pas encore achevé leurs emplettes, ne s'en retournèrent donc pas avec moi. Les chefs tchimseaux n'en revenaient pas de leur surprise en voyant le changement merveilleux qui s'était opéré dans les dispositions de leurs anciens ennemis. Le chef de Fort-Simpson me dit qu'il voudrait bien voir le Prêtre parmi ses gens; mais, ajouta-t-il, ils sont très-méchants. Il y a peu de temps qu'il est chef, il est jeune et intelligent; mais je le trouve un peu trop rusé. Il prétend que ni lui ni aucun des siens n'appartient à la mission protestante de M. Duncan; il me promit de visiter le P. FOUQUET à la mission de Saint-Michel, quand il se rendrait à Victoria. Pour l'autre chef, il appartient à

M. Duncan et me fait l'effet d'être un parfait hypocrite.

Sachant que Votre Grandeur avait l'intention de former un établissement de Missionnaires dans ce pays, je me suis efforcé de recueillir tous les renseignements utiles à cet effet, soit par mon observation personnelle, soit en interrogeant les autres. Il y a aux Fourches un endroit très-convenable, la terre y est bonne ; mais les Akwilgates viennent de le choisir pour leur futur campement et sont, en ce moment, occupés à y construire leur chapelle. Je ne connais pas d'autre emplacement convenable à l'est de la rivière. Un Canadien m'a parlé d'une vallée, dite *vallée des Kispiooks*, située à 10 milles environ des Fourches, et qu'il a visitée au commencement du mois de mai. Il m'affirma que, quand la neige couvrait encore tout le pays d'alentour, cette vallée était couverte de verdure, et on y voyait déjà des fraises de la grosseur d'un haricot : il n'avait rien vu de comparable dans toute la colonie ; il y avait là des terrains de 20 à 500 acres qui ne présentaient aucune difficulté à la culture. Alexis, qui a passé par cette vallée, me dit que le sentier du télégraphe allant de la Skeena à la Nass passe par cette vallée ; il y a aussi une rivière qui en atteint à peu près le centre. Au delà de la vallée il n'y a plus que des bois jusqu'à la rivière Nass ; et, s'il s'agit de bâtir, le bois de cèdre ne manquera pas. Voilà le rapport que l'on m'a fait et, s'il est véridique, cette vallée est sans contredit l'emplacement qu'il nous faut pour établir la mission et l'école des sauvages. Le saumon s'y trouve aussi en abondance. Le Père qui fera la visite l'année prochaine ne ferait-il pas bien d'aller explorer cette vallée ?

Le mercredi 10 août, je partis du Rocher-Déboulé, amenant à ma suite, outre Joseph, Alexis et Satchah, deux sauvages babines, Skgtamootle et Sanneeah, qui s'offraient à faire *le tour du monde* avec moi pour aller au lac

de Tatlah. Depuis le 1er jusqu'au 23 août, le temps a été excessivement chaud, excepté pendant la nuit, où nous avons eu plusieurs fois à souffrir la gelée. Notre première nuit de bivouac fut si froide, que nous fûmes au moins délivrés de nos persécuteurs, les moustiques. Le lendemain nous rencontrâmes plusieurs campements de pêcheurs kispiooks, et nous allâmes camper nous-mêmes à la loge d'un des chefs. Les renseignements que je recueillis ici vinrent corroborer le rapport que m'avaient fait les deux chefs au Rocher-Déboulé. Plusieurs hommes quittèrent la pêche pour venir me voir. Je leur fis une instruction; tous m'exprimèrent leur regret d'être obligés en ce moment de faire la pêche, et leur espoir de me revoir l'été prochain. Le chef donna une petite fête en mon honneur et me permit de prendre du saumon frais autant que j'en voudrais. Le voyage du lendemain se fit sous un soleil brûlant, à travers une montagne rocailleuse; nous vînmes camper le soir sur la grève de la Skeena, où Joseph tua d'un coup de fusil un beau saumon pour notre souper. Notre pauvre Alexis ressentit ce jour-là les premiers symptômes d'une attaque de bile qui l'a fait souffrir et a retardé notre marche jusqu'au lac Connolly. Le lendemain nous marchâmes jusqu'à Tchiskikkaz ou *grand camp atna.* Alexis avait autrefois habité ce camp, qui était aussi la patrie de sa femme. Pendant les deux jours que nous y séjournâmes, nous habitions la grande loge de son fils qui se trouvait au Rocher-Déboulé. Dès notre arrivée j'allai avec Alexis faire ma visite au chef, bon vieillard qui nous reçut fort bien: on étendit devant nous une natte, sur laquelle je m'accroupis, pendant qu'Alexis portait la parole et expliquait de son mieux le but de mon voyage. Après avoir pris un quart d'heure ou vingt minutes pour réfléchir, le vénérable chef répondit: « Je me fais vieux, et c'est mon désir d'écouter la parole du Pré-

tre et d'apprendre la bonne prière. » Puis il nous fit à chacun un petit présent, et nous regagnâmes notre loge. Ceux des sauvages à qui je pus parler m'exprimèrent les mêmes sentiments ; mais, malheureusement, le moment n'était pas propice : la pêche les absorbait entierement. On m'eût cependant envoyé les enfants pour apprendre le catéchisme ; mais, par surcroît de malheur, Alexis se trouva si malade, qu'il ne put m'aider à le traduire en langue atna Mon ministère, pendant mon court séjour en ce lieu, se borna donc à leur faire une petite instruction et à baptiser neuf enfants, puis neuf autres dans un camp voisin. La plupart des sauvages de Tchiskikkaz faisaient la pêche à 30 milles plus haut. J'eus le bonheur d'y pouvoir célébrer la sainte messe ; mais je ne jugeai pas à propos d'y inviter les Atnas, parce que je n'avais pas pu leur expliquer le sens de nos saints Mystères. Ces sauvages sont un triste spécimen de notre pauvre humanité, esclaves de la superstition et de l'immoralité ; ne pouvant les instruire, je me contentai d'éveiller leur curiosité et je laissai au zèle de leurs voisins, les sauvages du lac Connolly, le soin de les mettre au courant de ce qu'ils doivent faire pour se préparer à bien profiter de la visite du Prêtre l'été prochain. Tout d'abord ils m'avaient pris pour le ministre protestant qui s'est établi sur le Pacifique et pour qui ils ont de l'antipathie : *Deo gratias.*

Le 16 août, Alexis se trouvant un peu mieux, nous nous mîmes en route pour le lac Connolly. C'est à grand'peine que nous pûmes faire 10 milles ce jour-là : nous eûmes, en effet, à gravir une montagne escarpée, à travers des broussailles, en nous servant autant des mains que des pieds, toujours grillés par un soleil ardent et dévorés par les moustiques. Le soir, épuisés de fatigue, nous vînmes bivouaquer dans les neiges perpétuelles ; et quand le soleil se fut couché, un vent glacial, venant des sommets

couverts de neige, nous délivra au moins du tourment des insectes, mais pour nous transir de froid; le pauvre feu de bruyères que nous tâchions d'entretenir toute la nuit ne put suffire à nous en garantir assez pour nous permettre de dormir. Je garderai longtemps le souvenir du 16 août 1870. Le lendemain, nous continuâmes notre ascension sur la neige et la glace pendant 2 milles, puis nous commençâmes à descendre le versant nord de la montagne, qui était revêtu de la même robe blanche. Ici c'étaient d'affreux précipices qui, tout d'abord, me firent peur; mais, étant tombé et ayant roulé au bas d'un précipice sur la neige sans me faire grand mal, je devins plus hardi. Quand nous eûmes quitté la région des neiges, un petit sentier nous conduisit par monts et par vaux à une grande rivière que nous traversâmes sur un *pont suspendu* à la sauvage ; puis nous montâmes encore pendant 2 milles quand, mon pauvre Alexis se trouvant à bout de forces, nous fûmes obligés de camper. Ce lieu avait l'avantage d'être abrité contre les vents du nord; nous avions, en outre, le moyen de faire un bon feu. Mais les moustiques ! c'est avec la plus grande difficulté que je pus réciter mon office, enveloppé de toutes parts de ces myriades d'insectes. Le lendemain, après avoir monté encore pendant 1 mille, la scène changea : nous eûmes à traverser des marais et des collines, puis encore des collines et des marais, de façon que, grillés sur terre par le soleil ardent, nous avions l'avantage de nous rafraîchir en traversant les eaux froides, produit de la fonte des neiges. Quel rafraîchissement ! mais il ne fut pas de longue durée, car, vers le milieu du jour, nous avions à gravir une autre montagne couverte de neige. Nous eûmes bientôt atteint les dernières limites des parages où l'on peut se procurer du bois sur cette montagne, quand nous rencontrâmes un sauvage avec deux

compagnons, porteur d'une lettre pour moi de la part de M. Mac Kenzie, qui me donnait avis qu'il avait mis un canot à ma disposition au landing ou débarcadère du lac Connolly, et m'invitait à en profiter pour me rendre au fort. Le messager atna nous donna en échange pour un peu de poudre une marmotte qu'il venait de tuer et qu'on eut bien vite apprêtée pour notre dîner. Alexis m'apprit que j'étais le premier homme blanc qui eût encore traversé cette montagne. Il y a cinq ou six ans, quelques hommes voulurent la passer, mais furent forcés de rebrousser chemin. Quand nous eûmes assouvi notre faim en mangeant la marmotte et un peu de saumon en guise de pain, nous nous mîmes à gravir la montagne, passant sur les rochers, la neige et la glace, et enfin nous étions au sommet. Alors Joseph, Skytanootle et Sanneeah se mirent à la poursuite des marmottes que nous entendions siffler autour de nous, pendant qu'Alexis, Satchah et moi nous suivions le sentier battu en descendant les flancs escarpés de la montagne. Un vent glacial nous fouettait le visage, et quand nous fûmes quelques centaines de pieds plus bas, nous trouvions de nombreux torrents descendant de la montagne et qu'il nous fallait traverser. Tous ces torrents venaient se jeter dans un lac charmant dont les eaux s'étendaient, calmes et limpides, entre deux montagnes. En sortant de cette vallée, je me trouvai en face d'obstacles tellement impraticables, que je me sentis un moment découragé. J'avais à gravir d'affreux rochers bordés de précipices épouvantables ; j'en vins à bout cependant, et j'en remercie le bon Dieu, tout en m'estimant heureux de n'avoir pas à retourner par le même chemin, car je suis sûr qu'il me serait impossible de descendre par où j'étais monté sans me casser le cou. A peine échappé à ce danger, me voici dans un autre péril. Pendant 2 milles je dus côtoyer un précipice de 400 à

600 pieds de profondeur, et pendant tout ce temps mes pieds n'avaient pour point d'appui que du gravier et des pierres roulantes; de telle façon que nous étions obligés de courir pour ne pas suivre dans l'abîme les cailloux qui se dérobaient sous nos pas. Je n'aurais jamais cru que ma tête, que je croyais un peu légère, fût cependant assez bien lestée pour passer victorieusement par une pareille épreuve. Enfin nous arrivâmes au bas sains et saufs, puis nous remontâmes encore une fois jusqu'à la région des neiges éternelles. Enhardi par tant de succès, je croyais mon courage désormais à toute épreuve ; mais quand il me fallut redescendre le versant de la montagne recouvert de glace — car la neige, en partie fondue pendant le jour, s'était déjà gelée — je me sentis encore un moment ébranlé. Enfin, suivant l'exemple du plus hardi de mes compagnons, je me mis à courir à tout risque ; — c'était risquer notre vie cependant, — c'était encore le moyen le plus sûr, et nous pûmes arriver ainsi avant la nuit à un endroit où quelques pins tout rabougris nous fournirent le moyen de faire du feu et de bivouaquer. La nuit fut bien froide ; néanmoins je pus dormir un peu et, à mon réveil, Alexis, que le froid avait empêché de dormir, voulut me réjouir en me communiquant une bonne nouvelle, c'est que nous allions voyager dans la plaine pendant toute la journée. J'en éprouvai, en effet, une sorte de soulagement, tant les dangers de la montagne me faisaient peur ; mais, hélas ! nous eûmes à patauger toute la journée dans des marais dont les eaux glaciales provenaient de la fonte des neiges. Nous vînmes le soir bivouaquer dans le fond d'un ravin. Nos provisions étaient épuisées, mais nous avions l'espoir de voir le lac Connolly avant midi ; nous quittâmes donc notre profond ravin à jeun, et nous vîmes se dérouler sous nos yeux une vaste plaine qui était naguère un bois épais, mais où le

feu avait passé, ne laissant que des cendres et d'énormes troncs d'arbres noircis et entassés les uns sur les autres. Les sauvages n'y avaient jamais passé depuis l'incendie, nulle trace de sentier n'était visible. Nous eûmes donc à faire, pendant quatre ou cinq heures, un violent exercice gymnastique, en sautant d'arbre en arbre. Comme je n'avais pris aucune nourriture depuis la veille, c'en fut trop pour mes forces et je fus saisi encore une fois de violentes palpitations qui me forcèrent à m'arrêter. Cependant, après une heure de repos, je me trouvai mieux et je continuai mon chemin tout doucement; nous avions marché ainsi l'espace de 1 mille environ, quand la bonne Providence vint à notre secours en nous faisant trouver, pour la première fois depuis notre départ, des arbustes couverts de petites baies sauvages tout à fait mûres. Fortifiés par cette nourriture providentielle, nous continuâmes bravement notre voyage jusqu'aux bords du lac Connolly. Mais, pour comble de bonheur, nous tuâmes quatre perdrix quelque temps avant d'arriver au lac et nous pûmes ainsi préparer sur le rivage un dîner très-convenable, tout en faisant subir à nos personnes et à nos vêtements les transformations nécessaires pour nous présenter comme des êtres civilisés devant l'aristocratie du fort Connolly. Je fis donc un peu le tailleur, un peu aussi le cordonnier; je lavai, je brossai; enfin, je m'efforçai d'être assez présentable par respect pour la civilisation. Mais, après avoir ramé pendant 15 milles, nous arrivons au fort pour n'y trouver personne. Pas une âme au fort, pas une âme au camp des sauvages. Tous étaient allés à la pêche, à quelques milles plus bas; il faisait déjà nuit, et il était impossible d'aller les rejoindre : deux des nôtres, qui firent la tentative, furent obligés de revenir sur leurs pas. Nous voilà donc bien avancés d'être arrivés au fort pour y périr de froid et de faim ! Enfin, chacun s'ar-

rangea comme il put. On trouva quelques restes de poisson dans les loges des sauvages, on se blottit comme on put autour d'un triste feu de bois encore vert ; pour moi, j'allai passer la nuit dans mon canot et, le lendemain matin, dimanche 21 août, je me rendis à pied à la pêcherie, où je trouvai M. Mac Kenzie et les sauvages tsikannys, porteurs et atnas rangés en ligne sur les bords de la rivière. Tous furent heureux de me revoir ; je fixai ma tente entre les Tsikannys et les Porteurs ; mais je fus l'hôte de M. Mac Kenzie, qui me traita avec la plus cordiale bonté. Dès mon arrivée, j'ouvris la mission, quoiqu'un grand nombre des Atnas fussent absents en ce moment, ce qui ne m'empêcha pas de baptiser tous leurs enfants avec les autres, ainsi qu'une femme en danger de mort. Ils arrivèrent, du reste, deux jours après, et presque tous renoncèrent publiquement à leurs mauvaises habitudes. Je trouvai ici, pendant la mission, quatre sauvages de la tribu nahanny qui suivirent ce bon exemple. Cette tribu habite vers le haut de la rivière Stikkeen et parle la langue des Tsikannys, dont elle a aussi le caractère et les mœurs. D'après ce qu'on m'a rapporté, il serait facile de les réunir tous, pour les exercices de la mission, en un lieu situé à quatre ou cinq journées de marche du lac Connolly ; ce serait peut-être le moyen d'arriver ensuite aux sauvages stikkeen, avec qui ils font le commerce. J'allai visiter le chef atna, qui est vieux et infirme ; il me fit les plus belles promesses, mais ne les garda pas, influencé qu'il était par sa femme, qui lui fit croire que, s'il écoutait le Prêtre, il mourrait certainement. Cette femme fait la *tammanwas* (sorcière) et, en cette qualité, elle a fait plusieurs prédictions étonnantes, entre autres que tous ceux qui écouteraient le Prêtre mourraient infailliblement dans peu de temps : « car, dit-elle, j'ai vu leurs âmes entrer dans les images de *l'échelle catholique* et, de là, prendre leur essor

vers le ciel. » L'homme *tammanwas* a renoncé à son métier; voici ce qui ébranla sa confiance aux pratiques diaboliques : il paraît que son prédécesseur, dans un de ses accès d'enthousiasme démoniaque, avait annoncé que, si on le tuait et si l'on brûlait son corps, il ressusciterait le sixième jour; il était même allé jusqu'à léguer tout son avoir à celui qui voudrait bien lui rendre le service de le tuer. Il se trouvait là un sauvage qui, se laissant séduire par l'appât du gain, saisit une hache, fendit en deux la tête de ce malheureux et brûla son cadavre. Alors on attendit avec impatience la réalisation de sa prophétie ; le sixième jour arriva, mais il ne ressuscita pas; on attendit encore, on veilla près de ses cendres: peine perdue ! Ce n'est pas six jours, mais plus de six ans qui se sont écoulés, et la prophétie du sorcier ne s'est pas encore réalisée. Aussi ses successeurs et tous les sauvages de la tribu ont-ils perdu confiance en leur fameux *docteur*.

Un jour, étant entré dans la loge d'un Atna, je me mis, selon l'usage, à présenter la main à tous les habitants; mais, arrivé près d'un jeune homme nommé *Neahilsap*, il fixa sur moi un regard satanique et refusa tout d'abord de me toucher la main; puis, se ravisant aussitôt, il me présenta la main gauche, que moi, à mon tour, je refusai. Je lui demandai pourquoi il avait cette aversion pour le Prêtre, qu'il n'avait jamais vu. Il prétendit l'avoir vu. « Où donc? — A Saltchuck. — Je savais bien que tu te trompais. — *Onika hélo tumtum le plète* (je n'aime pas le Prêtre). » C'était sa seule réponse. Le fils d'Alexis, jeune homme âgé seulement de *seize neiges*, indigné d'un pareil procédé, lui crie d'une voix de tonnerre, en lui montrant un grand feu qui brûlait au milieu de la loge : « Ah ! tu n'aimes pas le Prêtre ! Eh bien ! tu brûleras éternellement dans ce grand feu. » Je ne sais si c'est la crainte de l'enfer ou la crainte d'être jeté à l'instant dans le feu par son interlo-

cuteur exaspéré, mais l'argument demeura sans réplique. Alors je tâchai de lui faire donner quelques explications et je découvris que le prétendu Prêtre était M. Cunningham. Ce monsieur, prétendait-il, lui avait volé deux fourrures à Nass-River. Nous fûmes bientôt amis ; il me toucha la main et me fit cadeau d'une marmotte desséchée. Après cela il suivit régulièrement les instructions et fut admis au nombre des catéchumènes.

Je quittai la pêcherie le 25 ; M. Mac Kenzie et les sauvages me donnèrent du saumon et des marmottes tant que j'en voulus prendre pour mon voyage au lac Stuart ; mais, comme le jour était déjà avancé quand nous nous mîmes en voyage, nous n'arrivâmes à l'autre extrémité du lac Connolly que vers les dix heures le lendemain. Ce lac a environ 16 milles de long, et se décharge dans la rivière Skeena et non pas dans la Beaver, comme le portent les cartes. Au sortir du lac Connolly, nous eûmes un portage de 250 mètres et nous passâmes sur un petit lac, puis un second portage de 1 kilomètre, et encore un petit lac, enfin une marche d'environ 3 milles pendant laquelle on fit avancer notre canot sur le ruisseau qui coule de ce lac. A la distance d'environ 6 milles du lac Connolly, nous rencontrâmes une petite rivière qui sort d'un lac parallèle au lac Connolly. C'est la Bear, qui va se jeter dans le lac Tatlah. L'eau y était si basse que nous étions souvent obligés de descendre de notre canot pour le pousser ; ce qui n'empêchait pas les saumons de la remonter par milliers. Une immense quantité de ces poissons gisaient morts sur la rive et infectaient l'air de leur corruption. Les ours avaient piétiné partout sur les bords de la rivière à la recherche du poisson. Le samedi matin, nous arrivâmes au camp d'un sauvage qui venait d'en tuer six ; il nous en donna un magnifique quartier ; le même jour, Joseph tua un petit ours, qui pesait environ

150 livres. Vous voyez que nous ne manquions plus de vivres. Dimanche matin, nous nous arrêtâmes, non-seulement par motif de dévotion, mais aussi parce qu'il pleuvait à verse. Nous nous embarquâmes vers le milieu du jour sur la rivière et à onze heures de la nuit nous arrivâmes à Buckley-House, où nous cherchâmes un abri dans une vieille loge de sauvages, et après avoir fait sécher nos vêtements nous nous livrâmes au sommeil. Quand, le lendemain, nous arrivâmes au landing du lac Tatlah, nous n'y trouvâmes qu'un seul habitant, tous étaient allés aux mines ; mais celui qui était resté pour garder l'établissement était un brave Irlandais qui nous fit le plus chaleureux accueil, et me fournit un petit canot sur lequel je partis pour le lac Stuart. Après mille dangers et aventures ordinaires d'un pareil voyage, pendant lequel je visitai plusieurs camps, nous arrivâmes enfin au fort Saint-James, où je donnai la mission. On mit beaucoup d'empressement à en suivre les exercices. Les instructions sur la pénitence et l'examen de conscience produisirent sur eux une impression extraordinaire, malgré toute la réserve que j'y mis ; et tous voulaient se confesser, et même ceux à qui je ne pouvais encore donner le baptême demandaient avec instance qu'on leur permît de faire une confession publique ou secrète de leurs péchés. Ce ne fut que le 14 septembre que je pus prendre congé de ces excellents néophytes, qui voulaient me garder chez eux, m'assurant qu'ils ne me laisseraient manquer de rien. Le *prince* me permit d'emmener son fils avec moi pour passer l'hiver chez nous et enseigner la langue au Missionnaire qui sera chargé de ces sauvages, M. et Mme Ogden me comblèrent encore de bontés comme toujours ; j'en dis autant de Mme Gallineau. Tous me demandèrent avec empressement des nouvelles de Votre Grandeur.

Du lac Stuart je me rendis à pied au lac Fraser; arrivé à Nantlay, j'y trouvai les sauvages qui m'attendaient : je bénis, sous le vocable de saint Patrice, la chapelle qu'ils venaient de construire et qui est un modèle d'élégance, de propreté et de bonne construction. Après une courte mission, pendant laquelle je baptisai dix enfants, je pris la direction de Stella, escorté d'une flottille de canots, qu'une tempête mit un instant en péril; mais par la protection divine nous arrivâmes tous sains et saufs à Stella, où je bénis encore une jolie chapelle sous le vocable de saint Pierre. Je leur fis quelques instructions, baptisai les enfants et quelques vieillards et personnes en danger de mort, puis je retournai continuer la mission à Nantlay. Les sauvages de ces deux localités m'ont donné beaucoup de consolation; ils feront, je n'en doute pas, d'excellents chrétiens. J'eus encore la joie, à mon retour, de pouvoir instruire, baptiser, confesser et marier un jeune métis de la rivière Rouge.

Partis de Nantlay, nous descendîmes rapidement la rivière Netchaco sur notre mauvaise pirogue, nous sautâmes plusieurs rapides, fîmes trois courts portages, tuâmes un castor, et enfin nous arrivâmes à Noolah, où nous attendait une bande de sauvages tatchiek; je dus donc m'y arrêter et y passer la nuit, avant de partir pour Fort-Georges, où nous arrivâmes après quelques jours d'un voyage assez incidenté, mais sans trop de difficulté. Nous prîmes terre au fort Saint-Georges au bruit joyeux de la musique et aux acclamations d'une foule nombreuse accourue pour nous souhaiter la bienvenue, et le soir même je commençai les exercices de la mission, en suivant mon plan ordinaire : le matin, instruction sur une des grandes vérités; vers le milieu du jour, explication du catéchisme; le soir, instruction sur un sujet de morale. Le temps libre est consacré à apprendre aux enfants la

lettre du catéchisme, à confesser, à administrer les malades, etc. Tous ces sauvages m'ont comblé de consolation. Aucune tribu ne les surpasse pour la solidité de leur foi, leur zèle à s'instruire, leur ardent désir de faire pénitence et de réparer le mal qu'ils ont fait. Quel dommage que nous ne puissions consacrer plus de temps à ces braves gens! Quel changement depuis la visite de Votre Grandeur, il y a deux ans! Non-seulement ils sont religieux, mais ils sont civilisés, ils aiment le travail, la propreté, et l'ordre règne chez eux. Ils se construisent des maisons très-convenables, et cultivent bien leurs jardins. A Fort-Georges même ils ont bâti sept nouvelles maisons, sans parler de la chapelle. Dans les environs ils ont déjà construit sept jolies chapelles, et il y en a autant en voie de construction, qui seront terminées pour l'été prochain.

Enfin ma tournée en pays sauvage était achevée et je me retrouvai bientôt à Quesnel, puis à Saint-Joseph, où j'eus le bonheur d'embrasser le P. LEJACQ et les FF. BLANCHET et SUREL, après cinq longs mois d'absence. Mon cœur débordait de joie et de reconnaissance envers le bon Dieu et notre Mère immaculée qui m'avait si bien protégé pendant ce périlleux voyage. Mais il fallait voir dans quel état je me trouvais! Je n'avais plus que la peau et les os; pour ce qui est de mes vêtements, je renonce à en faire la description; vous pouvez cependant vous en former une idée quand vous saurez que j'avais déjà usé, avant mon arrivée au lac Connolly, six écheveaux de fil à les réparer. Arrivé là, on eut la charité de me les laver et de les remettre en bon état, et de plus on me fournit une nouvelle provision de fil pour le voyage. Mais qu'importe l'habit, pourvu que la santé ne soit pas trop mauvaise! Hélas! les joies de ce monde ne sont jamais de longue durée, et je n'eus que quelques jours pour jouir du bonheur de vivre

avec un Frère. Arrivé à Saint-Joseph le 3 octobre vers le soir, j'en repartais le 12 au matin pour le Caribou, que je trouvai déjà drapé dans son blanc manteau d'hiver. Mais si la température était froide, les cœurs ne l'étaient pas. Mes braves gens me firent une réception des plus chaleureuses. Je mis la première semaine à les visiter, et le 23 je commençai ma retraite annuelle, que je continuai sous la seule direction de l'Esprit-Saint et dans le plus profond recueillement jusqu'au 1er novembre.

Veuillez agréer, etc.

James MAC GUCKIN, O. M. I.
